



Livres *à* lire



## Recensions, *suivi des Ouvrages reçus*

---



---

© Augustin BERQUE  
*Milieu et identité humaine.*  
*Notes pour un dépassement*  
*de la modernité*  
Paris, Donner lieu, 2010, 147 p.

© Augustin BERQUE  
*Histoire de l'habitat idéal.*  
*De l'Orient vers l'Occident*  
Paris, Le Félin, 2010, 393 p.

C'est un grand plaisir de rendre compte de deux ouvrages récemment publiés par Augustin Berque. Le premier – au sous-titre explicitement théorique *Notes pour un dépassement de la modernité* – ne contient pas de textes vraiment nouveaux. Les cinq textes qui le composent ont été disponibles ailleurs et publiés, sauf pour l'un d'entre eux, qui était en anglais et qui a été mis en français spécialement

pour ce petit livre. Ensemble ils constituent, pour ceux qui ne se sont pas encore plongés dans le monde de la théorie berquienne, dite mésologie, une excellente introduction aux concepts que l'auteur a forgés et dont une première présentation complète avait fourni la matière d'un précédent ouvrage intitulé *Écoumène*<sup>1</sup>. La pensée *berquienne* s'est nourrie certainement à celle de son père<sup>2</sup>, elle a été enrichie par une éducation qui lui a fait fréquenter les classiques, les Grecs et les Latins, mais aussi étudier l'allemand tout en ayant la proximité avec les Arabes, lui qui est né à Rabat et a grandi au Maroc. Géographe formé au chinois puis au japonais à l'INALCO, il a construit sa pensée par un long terrain à Hokkaido et au Tōhoku, vivant là, mais aussi à Tokyo<sup>3</sup> et ailleurs au Japon une bonne quinzaine d'années. Son œuvre, et les textes dont nous rendons compte, sont le fruit de tout cela, complété

par une étendue de lectures dont le second ouvrage plus que le premier permet d'apprécier l'ampleur et la diversité. Certes il a des auteurs clés : Platon, Aristote, Saint Augustin et quelques auteurs poètes chinois de la même époque (et jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle), Bergson, Heidegger, Watsuji, Nishida, Dardel, sans parler de certains écrits bouddhiques. Augustin Berque est souvent présenté comme un géographe du paysage, mais il écrit lui-même que « le moindre paysage, que le moindre il-y-a dans ce paysage, pose dès l'abord et pleinement la question de l'être ». On comprend donc pourquoi, à l'exception de Dardel, les auteurs dont je viens de rapporter le nom, ne sont pas des géographes mais des philosophes : l'approche *berquienne* est une approche historique – « évolutionnaire » – qui fonde la géographie sur la philosophie, et dans le même mouvement, fonde la philosophie sur la géographie. Comment être sur la Terre, comment habitons-nous la Terre ? Voilà une double question qui découle de cette problématique et peut prendre des aspects bien concrets qui seront décrits comme de nombreuses petites histoires parsemant ce deuxième ouvrage sur *l'Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient vers l'Occident*. Avant d'en dire quelques mots, je vais tout d'abord présenter le contenu du premier ouvrage.

*Milieu et identité humaine.*  
*Notes pour un dépassement*  
*de la modernité*

*Milieu et identité humaine* reprend des textes écrits entre 2000 et 2008. Dans le premier chapitre, mis en français en 2010 pour la publication de l'ouvrage et intitulé « Herméneutique et terrain au Japon », Augustin Berque raconte son parcours personnel. Il montre que réfléchir sur ce que furent ses débuts comme thésard en géographie au Japon oblige à invoquer l'herméneutique qui a été la méthodologie implicite de son travail de chercheur : comprendre, interpréter de l'intérieur, la manière dont les Japonais en immigrant à Hokkaido « ont déployé ce lieu en leur Monde » – si je peux paraphraser notre auteur. Il ne disposait pas encore du concept central dont il aurait eu besoin, celui de *fūdosei*, emprunté à Watsuji, quelqu'un qui lui semblait alors, au travers de la traduction qu'il en avait lue, n'être qu'un partisan du déterminisme géographique. Augustin Berque reviendra plus tard au texte en japonais pour découvrir la richesse de ce concept et le traduira par *médiance*. Il a forgé ce néologisme sur le latin *medietas* (moitié) dont il donne ici comme définition la « relation dynamique (le moment) de deux "moitiés", l'une qui est le corps individuel, l'autre qui est le milieu éco-techno-symbolique nécessaire au corps individuel, et dont le couplage forme concrètement un être humain »

(p. 19). Redéfini *expost*, le sujet de sa thèse paraît avoir été de « montrer comment la *médiance* émerge et s'exprime au cours de l'histoire » : à Hokkaido, comment la riziculture s'est développée, s'est étendue jusqu'à la mer d'Okhotsk, jusqu'à la banquise, contre toute expectative rationnelle. Bref le terrain sans concept n'a plus de sens pour Augustin Berque, pas plus que la *japonologie* au sens strict, même débarrassée de l'orientalisme *säïdien*, ce qui compte à ses yeux, « c'est d'utiliser la pensée japonaise comme un outil pour mieux comprendre les problèmes de notre monde, de pair avec d'autres références » (p. 23).

Le deuxième chapitre s'intitule « Le principe de Zong Bing. Paysage et dépassement de la modernité ». La relation dynamique entre l'homme et son milieu se retrouve dans la façon dont l'homme dit ce milieu. Augustin Berque questionne les significations que les sociétés humaines donnent à leur environnement. Pourquoi, demande-t-il, « les Européens ont eu besoin d'inventer la notion de paysage à la Renaissance » (p. 20) alors qu'ils n'en avaient pas eu besoin auparavant ou alors que les Chinois l'ont inventé au IV<sup>e</sup> siècle ? C'est Zong Bing qui le premier montre que le paysage va au-delà de ce qui est physiquement visible dans l'environnement : « quant au paysage, tout en possédant une substance visible, il tend vers l'esprit ». Augustin Berque précise alors

quels sont les cinq critères de l'existence du paysage, tout en mettant en parallèle le contemporain de Zong Bing, Saint Augustin, qui, au même moment, fustige les hommes qui admirent l'environnement alors qu'ils ont Dieu en eux-mêmes, au cœur de leur conscience individuelle. Il faut, nous rappelle Berque, depuis Platon, distinguer l'apparence des choses avec ce qu'elles sont en réalité telle que nous pouvons la connaître par la raison mais ceci reste encore en deçà du réel car, citant cette fois Wittgenstein « nous pouvons seulement dire comment sont les choses mais pas ce qu'elles sont » (p. 38). Toutefois il ne faut pas pour autant absolutiser le prédicat – comme le fait Nishida – ce qui soutiendrait que la prédication produirait la substance : « la réalité du paysage a nécessairement pour base la substance – un sujet – qui fonde cette prédication, c'est-à-dire la terre », la nature. Percevoir un paysage est le prédiquer en un monde (humain) mais il n'est pas pour autant une pure construction culturelle et historique, un pur prédicat. La pure nature, la terre, existe ; mais, nous écrit Berque, « le réel pur est inconnaissable, car il n'est pas prédicable ». La modernité a absolutisé le sujet – la substance – réduisant la réalité au réel. En ce sens la théorie du paysage apportée par Zong Bing ouvre la voie au dépassement de la modernité.

Dans le troisième chapitre « Milieu et identité humaine », Augustin

Berque revient sur l'ontologie heideggerienne qui sous-tend son approche (et celle de Watsuji) et rappelle cette interrogation sur qui est le sujet, dans une langue (le japonais) qui omet de dire « je » là où le français se doit de l'expliquer. « La subjectivité peut se déléguer aux lieux et aux choses » (p. 57), mais « l'identification de la personne est situationnelle » (*ibid.*). Le fameux « je pense donc je suis » implique dans son expression même l'absolutisation du sujet moderne : il est « je » partout et de la même manière quel que soit le lieu et le contexte, son identité s'auto-établit par le fait qu'elle se pense (ou croit se penser ?) elle-même. Ici Berque va un peu plus loin dans la discussion de l'entreprise philosophique de Nishida qui réfute la logique du sujet et pour qui « l'être (le sujet) n'est jamais relatif » (p. 62). Il renvoie dos à dos en quelque sorte ces deux conceptions absolutistes : le réel ( $R$ ) n'est pas le sujet ( $S$ ), le réel ( $R$ ) n'est pas le prédicat ( $P$ ). La réalité humaine est relative ( $r$ ) car saisir les choses c'est les prédiquer mais le prédicat ( $P$ ) n'est pas le réel et si on les prédique c'est que le sujet ( $S$ ), la substance existe, mais cet absolu est insaisissable. Jouant sur les initiales des termes employés, il exhibe une sorte d'équation  $r = S/P$ . De manière générale cela l'amène à tenir que la réalité de l'écoumène « la terre habitée » (p. 53) est celle d'un « déploiement de mondes ( $P$ ) à partir de la terre ( $S$ ) ». Ceci l'amène à refuser

le choix entre « hasard et nécessité » et à préférer la « contingence » qui au cours des temps a orienté l'évolution. « Tout être vivant interprète (c'est-à-dire prédique) son environnement [...] ce qui en retour modifie celui-ci ». Cette réflexivité atteint avec l'évolution un niveau où « émerge un être qui est sujet prédicat de soi-même : l'humain [...], mais cette prédication ne se fait pas dans l'absolu mais en fonction de la réalité ( $S/P$ ) d'un milieu dont l'être qui le prédique est lui-même fonction » (p. 66). D'où selon Berque même s'il est dans la nature ( $S'$ ) de l'être humain de se prédiquer, le « je » ( $S/P$ ) n'existe pas face à des objets purs, il existe en fonction de choses ( $S/P$ ) qui sont fonction de lui-même et le rapport aux choses est alors  $(S/P)/(P/S')$ . C'est cette formule qu'il appelle la *médiance* ; il en dit alors un peu plus que dans le premier texte pour aider à comprendre comment notre être est constitué pour une moitié de notre corps individuel et pour l'autre de notre corps médial (éco-techno-symbolique). Sur cette base il peut tenter de nous faire comprendre la complexité de l'identité humaine « je ne suis donc moi-même que dans et par ce milieu, dans et de par cette histoire » (p. 73).

« La table rase et la momie : de l'attitude moderne envers les formes bâties et de son possible dépassement », tel est le long titre du quatrième chapitre. Muni des mêmes outils conceptuels à nouveau expliqués à l'occasion de leur

emploi, Augustin Berque introduit la notion de patrimoine qui fait qu'au cours du temps on peut ici ou là soit « momifier » les formes bâties anciennes soit au contraire faire « table rase » (comme en partie au moins à Pékin, pour les jeux Olympiques de 2008). La discussion est partout difficile et il l'illustre en terminant par l'histoire triste de la défiguration de la forme de son village familial.

Le dernier chapitre « Le paysage de Cyborg » est une interprétation très critique de la vie moderne et technique pensée autour de l'individualisme moderne. Ce Cyborg, mi-homme mi-machine de la vie hyper mécanisée, nous ramène selon lui en deçà de l'écoumène, « en deçà de la biosphère, au niveau d'être purement physique de la planète : trois milliards d'années en arrière » (p. 137). On y voit tout ce que l'on peut craindre comme catastrophe qui pourrait mettre un point final à l'histoire de l'humanité.

### *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient vers l'Occident*

Avec *Histoire de l'habitat idéal*, Augustin Berque nous offre l'état de sa pensée sur le même sujet central que le précédent *Écoumène* mais cette fois la présentation est organisée selon une perspective historique comme le titre le précise. Après un prologue sur *le vent qui ruisselle*, la première partie s'intitule « Chine » et commence par

un récit de Tao Yuanning sur la *Source aux fleurs de pêcher* écrit vers 418. « La quête de l'immortalité » (chapitre I) qui peut se trouver au rang des motifs de « La retraite hors les murs » (chapitre II) et qui avec celle-ci amènent logiquement, si l'on suit la pensée de l'auteur, à « La naissance du paysage » (chapitre III) le 3 mars 354 (p. 104)... La deuxième partie qui poursuit la relation historique a pour titre « Japon ». Son premier chapitre s'intitule « La vue sur le mont Lu » (Lushan). C'est une manière de nous montrer la filiation chinoise de la pensée japonaise ou plutôt de nous faire comprendre ce que « *trajection* » signifie, en particulier via la pratique de poèmes chinois, car « la vie des élites japonaises baignait dans ce genre de références » (p. 138). Il invoque un poème de Bai Letian, poète très présent dans la littérature classique japonaise et en cite deux vers dont le second se traduit ainsi :

Et relevant le store, je regarde la neige  
au pic du Brûle-Parfum

Ce pic est l'un de ceux du mont Lu, celui du titre du chapitre. Augustin Berque rapporte ensuite une scène célèbre des *Notes de chevet* où Dame Sei Shōnagon écrit :

Un jour où il avait beaucoup neigé, les stores étaient abaissés, contrairement à l'habitude, et nous étions réunies autour du feu de son Altesse, quand celle-ci me dit : « Shōnagon, comment est la neige au pic du Brûle-Parfum ? »

et comme je faisais relever les stores et tenais haut la natte, son Altesse me sourit.

Ces dames dirent alors : « Nous connaissons le poème, nous le fredonnons, mais nous n'y aurions pas pensé... C'est comme cela qu'il convient de servir son Altesse. »

Pour Augustin Berque toute cette scène fonctionne comme un voir-comme (selon une référence à Paul Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Le Seuil, 1975 ou au japonais *mitate*) où le geste de Shōnagon a un triple sens « 1. Que votre Altesse voie par elle-même ! 2. Car le palais où nous nous trouvons n'est autre que le chalet de Bai Leitan, avec vue directe sur le mont Lu. 3. Nous sommes bien comme vous le souhaitiez dans le monde de Bai Leitan, pour vous servir. » (p. 140).

Bai Leitan est à ce moment-là mort depuis 150 ans, et nous sommes au Japon et non pas au Jianxi ; il y a donc cette double *trajection* dans le temps et dans l'espace qui est possible, nous dit Augustin Berque, parce « qu'il s'agit bien du même monde, du même prédicat "Lushan" ici et là-bas ». Cette trajection dépasse le champ linguistique et engendre le geste de Shōnagon. Augustin Berque veut faire comprendre par là comment au cours de l'histoire, de l'évolution, les trajections – des métaphores concrètes – sont capables en particulier de provoquer « la transformation physique du territoire » (*ibid.*).

Après avoir décrit pendant un chapitre les chalets et les chaumières, l'ermite et la pensée japonaise qui se saisit de ces réalités, Augustin Berque en ouvre un autre qui nous fait passer « De la cabane à thé à la ville-campagne ». Une fois parti à la campagne comment revient-on à la ville ? Enfin le chapitre VI, après avoir vu comment se constitua le motif du *sankyo*, ce « chalet » que représente la cabane à thé [... offre de] comprendre comment ce paradigme est descendu des cimes pour s'étaler dans les banlieues nipponnes au xx<sup>e</sup> siècle » (p. 236). Ensuite, à titre d'intermède « Voir-comme », une série de vingt photos couleurs sont un *mitate*, une illustration à laquelle le lecteur est renvoyé à différents moments de l'ouvrage et qui permet de partager avec l'auteur des émotions visuelles de la représentation de choses en relation avec les mots du texte.

La dernière partie « Terre/Monde » nous plonge dans l'actuel, celui de la « Mécanique de la ville-campagne » titre du chapitre VII qui est une critique de l'avènement du Cyborg et du capitalisme. Celle-ci se poursuit au chapitre VIII « Un monde sans base » qui dénonce la dissimulation de fait par la pensée dominante de notre corps médial et la réduction de l'être à un corps consommateur. Un « Épilogue » souligne la dissimulation du travail et en appelle à ce que l'on prenne le parti de reconnaître notre *médiance*, seule solution pour « être

vers la vie » alors que le capitalisme libéral menace l'humanité de mort.

L'ensemble de l'ouvrage très érudit comporte dans tous les chapitres de nombreuses références en sanscrit aux écrits bouddhiques, en chinois, en japonais (avec un index de tous les sinogrammes employés), en grec, en allemand. Les concepts ne sont pas présentés de manière directe<sup>4</sup>, mais pour expliquer des récits, des commentaires de poèmes, textes qui font l'essentiel de l'ouvrage. Aussi peut-on bénéficier de toute cette *Histoire de l'habitat idéal* sans chercher à parfaire sa connaissance de la théorie *berquienne*, pour y nourrir sa propre réflexion sur ces questions essentielles. Notons cependant que cette théorie trouve ici des développements inédits et des formulations nouvelles et qu'elle s'appuie sur des textes orientaux et français non sollicités jusqu'ici en particulier dans *l'Écoumène* ; tout ceci montre que la pensée d'Augustin Berque poursuit son chemin. Elle me paraît particulièrement éclairante et je ne peux qu'inviter les uns et les autres à s'y reporter.

Marc HUMBERT  
MFJ, UMIFRE 19 CNRS-MAEE

1. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, Paris, 2000, 271 p.

2. Jacques Berque (1910-1995), remarquable spécialiste du monde arabe, administrateur civil au Maroc puis professeur

au Collège de France, titulaire de la chaire d'histoire sociale de l'Islam contemporain (1956-1981), auteur de très nombreux ouvrages et animateur des controverses sur la position française au Proche-Orient jusqu'à la fin de sa vie.

3. Il a été directeur français de la Maison franco-japonaise de 1984 à 1988.

4. Et souvent en note de bas de page.

---

---

---

---

  
© Anne GONON et Christian GALAN  
(sous la direction de)

*Le Monde comme horizon.*

*État des sciences humaines et sociales au Japon*

Arles, Éditions Philippe Picquier,  
2008, 387 p.

Cet ouvrage part du constat de la faible diffusion des idées et de la pensée japonaises à l'extérieur du pays. Tandis que le Japon fait référence dans de nombreux domaines allant des arts aux hautes technologies, les débats intellectuels et les ouvrages académiques japonais restent peu connus à l'étranger.

Quatre chercheurs français vivant et travaillant au Japon se sont donc donné pour objectif de faire une présentation à la fois exhaustive et concise dans quatre disciplines des sciences humaines et sociales. Le monde de la philosophie est présenté par Jacques Joly, professeur à l'université Saint-Thomas d'Amagasaki ; la recherche

en histoire par Pierre Lavelle, professeur à l'université de la ville d'Osaka ; la recherche en anthropologie par Erick Laurent, professeur à l'université des sciences sociales de Gifu ; et enfin la recherche en sociologie par Anne Gonon, professeur à l'université Dōshisha de Kyoto. L'ouvrage se présente comme un manuel introductif à chaque discipline et pour cela propose dans chacun des quatre chapitres, une histoire de ces sciences, une bibliographie qui rassemble les auteurs les plus représentatifs, ainsi que la traduction de textes et d'entretiens avec des chercheurs japonais.

Chacun des chapitres remonte à l'époque Meiji, en commençant par présenter les premiers intellectuels qui ont introduit au Japon les différentes sciences humaines et sociales. Les auteurs reviennent inmanquablement sur la question de la terminologie. La question ne s'est pas posée pour l'histoire et le choix s'est fait assez rapidement dans le cas de la philosophie et de la sociologie. En philosophie, Nishi Amane 西周 avait tout d'abord construit le concept de *kikyū tetsuchi* 希求哲智 abrégé en *kitetsugaku* 希哲学, c'est-à-dire « la science qui aspire à une bonne connaissance des choses », avant de ne plus parler que de *tetsugaku* 哲学. Enlever la notion d'aspiration donnait au terme un caractère plus scientifique, voire positiviste. En sociologie, le terme *shakaigaku* 社会学 a également été en

grande partie diffusé grâce aux travaux de Nishi Amane, mais avant que ce terme ne s'impose d'autres tentatives avaient été faites pour saisir le sens du mot sociologie dans les langues occidentales : *ningengaku* 人間学 science des hommes, *seitaigaku* 世態学 sciences de l'état du monde, *kōsaigaku* 交際学 science des relations entre les hommes. En ethnologie/anthropologie, le débat sur la terminologie s'est poursuivi jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle pour des raisons liées aux influences différentes qui ont imprégné le monde académique japonais. La délimitation des champs de recherche entre anthropologie (*jinruigaku* 人類学), ethnologie (*minzokugaku* 民族学) et études du folklore (*minzokugaku* 民俗学) a été particulièrement difficile au Japon. Il a ainsi fallu attendre 2004 pour que la Société japonaise d'ethnologie (Nihon minzoku gakkai 日本民族学会) soit rebaptisée Société japonaise d'anthropologie culturelle (Nihon bunka jinrui gakkai 日本文化人類学会).

Les débats autour de la terminologie soulignent une autre caractéristique commune à ces quatre chapitres : l'importance de l'influence des travaux occidentaux sur les penseurs japonais, une influence qui dans les premiers temps a pu largement dépendre des personnalités elles-mêmes et de la langue qu'ils maîtrisaient. Cela n'a rien de très nouveau de souligner combien les penseurs japonais ont été, et sont encore, en interaction et en réaction

vis-à-vis des travaux occidentaux, d'autant plus que le nombre de traductions reste très élevé par rapport à d'autres pays. Mais cet ouvrage décrit ce processus de façon précise et nuancée par une mise en perspective avec le contexte socio-politique de chaque époque. Ainsi dans un contexte de modernisation de l'époque Meiji, les écrits positivistes et empiristes d'Auguste Comte et Stuart Mill ont été très bien reçus. Dans la période d'après-guerre, dans un contexte de crise identitaire, de réflexions sur la responsabilité mais aussi de reconstruction, les travaux de Weber et de Marx ont trouvé une résonance particulière au Japon.

Cette mise en perspective socio-politique de l'état des sciences humaines et sociales au Japon est l'aspect le plus instructif de cet ouvrage. Bien sûr le rapport des penseurs avec leur gouvernement à l'époque Meiji ou pendant la guerre du Pacifique est abordé, mais les auteurs insistent aussi sur la période d'après-guerre et l'importance des débats sur la formation d'un individu démocratique ainsi que la réflexion sur l'autonomisation des sciences sociales par rapport aux autorités. Ces débats sont restés sous le nom de « controverse sur la subjectivité » (*shutaisei ronsō* 主体性論争). C'est aussi le début des travaux de type comparatif qui s'attachent à décrire divers aspects de la société japonaise. Ces *nihonjinron* 日本人論 (les essais sur les Japonais),

dont la production est devenue polémique plus tard, s'attachaient dans un premier temps à comprendre ce qui entravait l'émergence d'un individu démocratique au Japon.

Notons, pour finir, que ces quatre tableaux des sciences humaines et sociales décrivent avec précision la formation des sociétés savantes, des départements universitaires, des revues depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à aujourd'hui. Enfin, ils proposent des traductions les plus représentatives possibles telles que celle de l'historien Amino Yoshihiko sur la liberté dans le Japon médiéval.

Hélène LE BAIL

MEJ, UMIFRE I9 CNRS-MAEE

---



---



---

© Jean-Marie BOUISSOU  
*Manga. Histoire et univers  
 de la bande dessinée japonaise,*  
 Arles, Éditions Philippe Picquier,  
 2010, 415 p.

Y a-t-il encore des lecteurs francophones qui ne connaissent pas le manga ? Y aurait-il des « japonologues » qui l'ignorent ? Certainement, mais si les uns et les autres prennent ce livre en main, ils auront l'occasion de faire plus ample connaissance avec ce phénomène qui reste principalement pour le moment du domaine

du papier. Cet ouvrage leur épargne l'hésitation qu'on imagine quand il faut se lancer à choisir un exemplaire parmi ce qui paraît être un nombre infini de possibilités. En se dirigeant tout d'abord sur les pages finales, ils y trouveront, après un glossaire des termes japonais pour ceux qui ne connaissent pas la langue, un index des termes spécifiques qui permet en trois pages de se faire une idée de ce que l'on peut trouver dans ces mangas : tout ce qui fait la vie et les fantasmes du quotidien d'aujourd'hui. L'index suivant est une liste de titres de mangas qui laisse penser que l'auteur doit avoir garni un nombre impressionnant de rayonnages, même s'il n'a peut-être pas (qui sait ?) la vingtaine de volumes dont sont composés nombre de séries, voire les 42 volumes de *Dragon Ball*, dont même les plus ignares ont entendu parler. J'ai renoncé à dénombrer exactement combien de mangas, de séries de mangas sont cités : la liste court sur 26 pages (pp. 371-97), cela doit faire plus de 500... C'est dire le caractère érudit de l'ouvrage puisque tous ces mangas sont cités au moins une fois par l'auteur pour appuyer son propos. On trouve aussi un index des dessinateurs, le manga c'est tout d'abord de la bande dessinée, mais quels dessins ! Quels dessinateurs ! Un site internet complète le côté informatif de l'ouvrage où l'auteur nous livre « sa mangathèque idéale » : <http://www.ceri-sciences-po.org/themes/manga/>

livre.php avec une iconographie complémentaire à ne pas manquer.

Le succès du manga en France a commencé en 2000, il avait fallu dix ans pour que cette percée se fasse depuis la première publication intégrale d'*Akira* en 1990. Dix ans sont à nouveau passés et Jean-Marie Bouissou nous donne cette analyse qui en retrace l'histoire dans une première série de six chapitres où l'on voit comment ce genre qui puise dans la culture japonaise traditionnelle est presque devenu le fer de lance du *soft-power* de la diplomatie japonaise. Il décrypte ensuite en trois chapitres comment comprendre le manga et finalement nous emmène pour une tourbillonnante virée critique dans l'univers des mangas. Neuf chapitres sont consacrés chacun à l'un de ces mondes, mi-réels, mi-rêvés. Tous ces mondes cohabitent au Japon – et partout, au moins là où les mangas sont un succès – certes plus encore dans nos têtes et celles de nos congénères, que dans les réalités qui nous entourent et qui ont une autre manière d'être insupportables. Mais Jean-Marie Bouissou nous montre aussi qu'il existe des mangas très réalistes... N'en disons pas plus, pour avoir un aperçu de cet ouvrage à lire, il suffit de se reporter au n° 43 de notre revue *Ebisu* qui en a publié les bonnes feuilles juste avant sa parution. C'est une lecture essentielle pour tous ceux qui veulent connaître le Japon et les Japonais tels qu'ils sont avec une

méthode roborative. Pour ceux que la recherche sur le phénomène intéresse, il faudra se référer à d'autres travaux en cours de l'auteur, dans le cadre d'un programme de recherche européen sur lequel on peut trouver des informations sur le site cité plus haut : il s'intitule « Manga Network » et fonctionne depuis 2006. Le manga n'est pas seulement un objet de délectation c'est aussi un objet de recherche, cet ouvrage en est une bien belle démonstration.

Marc HUMBERT

MFJ, UMIFRE 19 CNRS-MAEE

## Ouvrages reçus

---



---

© Collectif ERA  
 Arnaud BROTONS, Yannick  
 BRUNETON et Nathalie KOUAMÉ  
 (dirs.)  
*État, religion et répression en Asie.  
 Chine, Corée, Japon, Vietnam  
 (XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, éd. Karthala,  
 coll. Hommes et sociétés, 2011,  
 354 p.

© Christian GALAN  
 et Emmanuel LOZERAND (dirs.)  
*La famille japonaise moderne  
 (1868-1926). Discours et débats*  
 Arles, Éditions Philippe Picquier,  
 2011, 666 p.

© François LAUT (dir.)  
*Impressions papier hanji.  
 Dix nouvelles franco-coréennes*  
 Paris/Séoul, L'Atelier des Cahiers,  
 2010, 303 p.

© Boris PILNIAK  
*Racines du soleil japonais*  
 Traduit par Barbara Eydely,  
 édition préfacée, annotée  
 et commentée par Dany Savelli,  
 suivi de *Boris Pilniak au Japon  
 en 1926* par Dany Savelli,  
 Paris, éd. du Sandre, 2010, 272 p.

© SHINRAN, SEIKAKU,  
 HÖNEN, GENSHIN  
*Le Tannishō. Le bouddhisme  
 de la Terre pure selon Shinran  
 et ses prédécesseurs*  
 Cinq textes traduits du japonais par  
 Jérôme Ducor, Paris,  
 Éditions du Cerf, coll. Patrimoines,  
 Orientalisme, 2011, 151 p.